

...et si nous retournions en Oranie !

II - TLEMCEN, CETTE AUTRE RICHESSE DE CHEZ NOUS

J'arrive à la fin de ma course, "au couchant des années", selon une expression courante, et je remercie chaque jour davantage le Créateur de m'avoir permis de brosse la plus grande partie, comme me l'écrivait un ami de Gironde, de cette "fresque de souvenirs que "l'Echo" a, depuis déjà plus de trois lustres, portés à la connaissance et pour le plaisir de ses lecteurs". Merci ami, c'est ce qui m'a permis, durant ces interminables journées d'exil, de tenir le coup comme on dit.

Condamné à l'oisiveté à 59 ans ! Je ne pouvais l'admettre, et c'est pourquoi j'ai pris un stylo, d'abord pour essayer de trouver une certaine sérénité d'esprit dans le désarroi qui était celui du plus grand nombre de mes compatriotes, ensuite pour fustiger, dans mon esprit s'entend, parce que je n'ai jamais ignoré que je ne pourrais clouer véritablement et publiquement au pilori les responsables de notre fuite, de nos larmes, de notre solitude. En dépit du temps qui depuis s'est écoulé, je ne peux pas oublier les "bonheurs" que le plus grand de ces responsables nous avait promis. J'entends encore résonner certaines assurances hautement prononcées, que l'éther a largement diffusées à travers l'univers. Nous étions des croyants en la parole de la France officielle, mais nous n'avions pas assez de sagesse pour nous défier de ces personnages qui s'agitent en parlant très haut, qui gesticulent en promettant bras levés, attendant des acclamations de la foule qu'ils haranguent : nous n'avions pas tous lu, hélas ! l'évangile selon saint Marc qui, lui, déjà de son temps, avait trop souvent rencontré des Pharisiens du type de ceux que nous avons connus et écoutés, hélas !

En long repos au cœur de la forêt comtoise, quelque part entre Pontarlier (Doubs) et Salins-les-Bains (Jura), j'ai eu connaissance de certains écrits relatifs aux prétendus accords d'Evian, qui ont davantage encore confirmé mes sentiments et appréciations exprimés dans "l'Echo" de juillet-août (n° 161), relu précisément au cours de ce long repos, à savoir que 20 ans après la braderie, nous sommes encore les mal-aimés de l'Hexagone. Ecoutez bien, amis lecteurs, et reprenez tout particulièrement cette surprenante, odieuse et mensongère expression du *Florentin* de notre époque, quelques instants seulement après avoir été informé, par téléphone, à l'heure même où IL tenait un Conseil des Ministres, que les traités agressifs de la Toussaint 54 venaient de parapher lesdits accords faisant de notre berceau une terre désormais étrangère : "En vérité, il est miraculeux que nous en soyons arrivés à ces accords. Car, songez-y, depuis cent trente ans ils n'ont cessé d'être dominés, dépouillés, humiliés." Oui, reprenez cette phrase, enfouissez-la dans votre cœur, et répétez-la à vos proches, tous vos proches : elle dépeint à merveille celui qui nous avait compris et s'était écrié VIVE L'ALGÉRIE FRANÇAISE ! Ignoble attitude ! Ignoble personnage ! Ignoble ouf ! de la part de la plus grande majorité d'un peuple aussi versatile, sinon plus, que ceux qui n'ont pas encore connu, à ce jour, les bienfaits de la civilisation et l'amour du prochain.

Cette expression me met en mémoire ce que déjà Voltaire, en son temps, écrivait :

"...On me dit, je vous aime, et je crus comme un sot qu'il était quelque idée attachée à ce mot."

Ces pages, à l'impression en ce mois de novembre 1982, me font penser à un autre anniversaire, à une autre expression à l'emportepièce qui, il y a 40 ans (8 novembre 1942) fit quelque bruit dans les milieux gaullistes de Londres, répercutée qu'elle fut par les ondes, mais dont l'Histoire de notre temps ne dit plus mot.

"On n'entre pas en France par effraction !" s'écrie-t-IL, alors qu'IL apprend le débarquement américain en Algérie. N'ayant pas été informé de cette opération d'envergure, IL laisse éclater sa colère et s'en prend à l'Amérique comme à Churchill. On n'entre pas en France par effraction, c'est donc que notre cher pays est bien une terre française. Vingt ans après, c'est Evian et son cortège de mensonges, de reniements, de larmes et de deuils, alors que quatre ans auparavant IL avait proclamé, à Oran : "La France est ici pour toujours !" Mais quand donc était-IL sincère ?

Cela dit, apprenez-en encore une autre, datant d'avant la tragédie de Mers-El-Kebir. Il s'agit d'un écho de Londres ayant fait l'objet, après radiodiffusion, d'un tract sur papier jaune orné de notre drapeau sur le blanc duquel figurent les initiales de la République (R.F.) et, sur la hampe, les trois mots célèbres : Liberté, Fraternité, Egalité, celui du milieu étant d'ordinaire légalement placé en troisième position. Titre de ce tract, photocopié par nos soins, qui m'a été offert par une amie, fidèle lectrice de "l'Echo" :

L'APPEL DU GÉNÉRAL DE GAULLE AUX FRANÇAIS DE L'EMPIRE

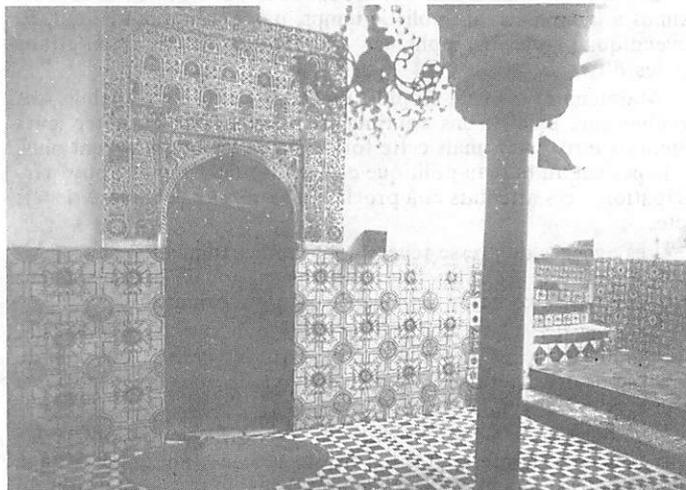
Français,

Je veux aujourd'hui vous parler de notre empire. L'exécution des abominables armistices est en train de nous le faire perdre. Ces abominables armistices auraient pu, à la rigueur, présenter une apparence de justification s'ils s'étaient bornés à une convention militaire limitée à la métropole. Mais ils sont totalement injustifiables, inexcusables pour ce qui concerne l'empire. L'empire était intact. L'ennemi n'avait même pas essayé de l'attaquer. Or, les armistices livrent l'empire à la discrétion de l'ennemi. Nos colonies doivent être désarmées. Les points stratégiques doivent être évacués. Des commissions allemandes et italiennes doivent s'installer sur place pour contrôler ce qui leur convient. Après quoi, sans peine pour eux, sans honneur pour nous, les ennemis n'auront qu'à venir pour s'emparer des terres qu'ont donné à la France nos explorateurs, nos soldats, nos missionnaires et nos colons. J'ajoute que les populations indigènes, des populations fidèles à la France, confiantes dans la France, respectueuses de la France, voient avec indignation cette capitulation de l'empire sans combat. L'une des premières conséquences des abominables armistices sera la désaffection et probablement la révolte des indigènes de l'empire. Enfin, quelle va être la situation économique de nos malheureuses colonies sous le régime des armistices ? Coupées de la mer par le blocus, où vont-elles se ravitailler ? Où vont-elles exporter ce qu'elles produisent ? C'est un épouvantable désordre qui s'annonce, une affreuse misère qui les menace. Comment, dans ce désordre, dans cette misère, se maintiendrait l'autorité de ceux qui ont la charge d'administrer ? Dans les soulèvements à craindre, quels graves dangers risquent les Français et les Françaises de nos colonies ! Eh bien ! Puisqu'il est prouvé que les hommes qui se soignent à Vichy sont les instruments asservis des volontés de l'ennemi, j'affirme, au nom de la France, que l'empire ne doit pas se soumettre à leurs ordres désastreux. J'affirme, au nom de la France, que l'empire français doit rester, malgré eux, possession de la France.

Hauts-commissaires, gouverneurs généraux, gouverneurs, administrateurs, résidents de nos colonies et de nos protectorats, votre devoir envers la France, votre devoir envers nos colonies, votre VOTRE devoir envers ceux dont les intérêts, l'honneur, la vie dépendent de vous, consiste à refuser d'exécuter les abominables armistices. Vous êtes les gérants de la souveraineté française actuellement en déchéance. Déjà, plusieurs d'entre vous se sont unis à moi pour continuer la guerre aux côtés de nos alliés. Ceux-là seront secourus. Au besoin, j'en appelle aux populations.

Français de la nouvelle France, de la France d'outremer, vous les hommes libres, vous les hommes jeunes, vous les hommes courageux, soyez dignes de la France nouvelle, libre, jeune, courageuse, qui sortira de la victoire.

VIVE LA FRANCE !



Tlemcen: Mosquée de Sidi-Boumédine, patio et seuil du sanctuaire.

A vous lecteurs, "Français de la France d'outremer, vous les hommes libres, vous les hommes jeunes (et les autres), vous les hommes courageux..."; à vous les abusés, les bernés, les dépaysés, les dépossédés... d'approfondir, de commenter, de méditer en bien pesant les termes les plus essentiels, les plus "abominables" de ce document.

Durant déjà plus de vingt ans, j'ai essayé de me transcender, de me dépasser. En vain. "Le soleil qui mesure les nuits et les jours" m'est témoin de mes regrets, de mes colères, de mes insultes à l'endroit de tous ceux qui sont responsables de nos maux. Que de lettres ai-je reçu depuis ce temps, d'amis et de lecteurs que je ne connais pas! Que je reçois encore, les dernières de Basançon, alors que je suis en repos à quelques lieues à peine de cette "vieille ville espagnole". Il m'est matériellement impossible d'y faire réponse et, en leur exprimant le plaisir qu'ils m'ont procuré, je les prie de m'en excuser. Oui, comme me dit l'un de mes correspondants de l'Ouest, "toutes les fleurs de notre existence de là-bas sont fanées". Quant à l'Histoire, comme vous dites, je m'en f... car elle n'a jamais été aussi tronquée, travestie!

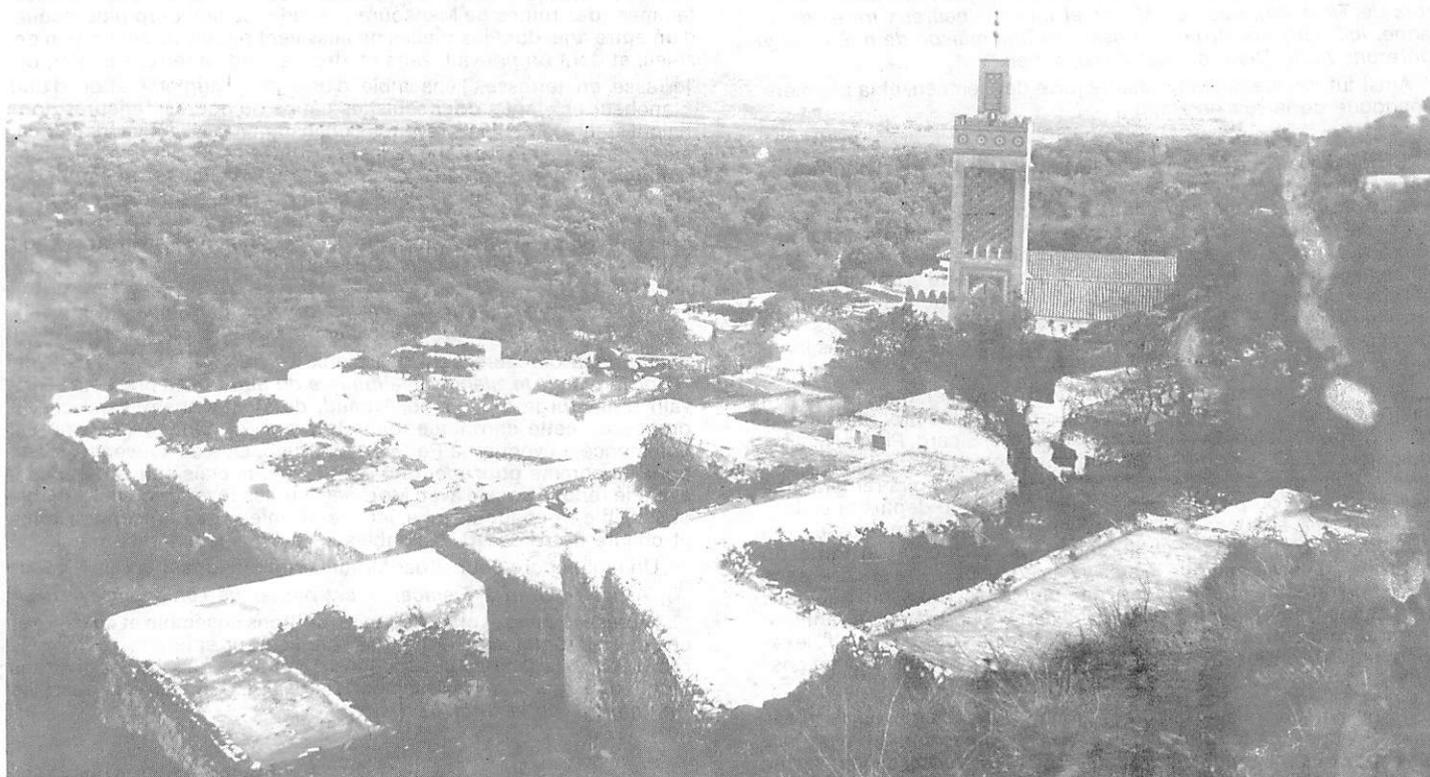
J'avais promis, dans le numéro de septembre-octobre, de dire un mot à propos du charnier de Khenchela, sujet qui a défrayé la chronique de la capitale l'été dernier. Dans "Le Mot du Président", Michel Pittard a écrit, dans cet "Echo", ce que je m'apprêtais à révéler, et fait mouche sur le plan de la vérité historique. Par conséquent, je n'en dirai rien de plus, sinon qu'une fois encore, après pourtant vingt années, il est encore à gauche, dans une certaine presse comme chez pas mal de politiciens de même essence, des salopards qui éprouvent le besoin de nous jeter encore la pierre; à preuve les réflexions faites et largement diffusées par les vedettes du P.C. dit Français à propos de l'amnistie de ceux qui ont souffert pour ne pas faillir à l'honneur. Il est vrai que l'honneur, pour ces vedettes...

Avant de mettre un terme à cet avant-propos, j'ai le devoir de rendre hommage à la mémoire de Georges Bayard, administrateur de classe exceptionnelle des Services civils en Algérie, le doyen à l'heure de l'exil, que j'ai souvent rencontré au cours de mes déplacements à travers notre chère Oranie, tout particulièrement à Zemora, en mars 1958, à l'aube d'une triste journée. Après une pause dans son bureau, il me permit de prendre la route en direction de Tiaret, en m'assurant d'une protection aérienne et terrestre. Les compatriotes de certains lieux où il a exercé, rencontrés çà et là dans l'Hexagone, m'en ont dit beaucoup de bien, ce qui ne m'a nullement surpris. Il est décédé à Cannes et repose au cimetière de Saint-Laurent-du-Var. Il était de chez nous, du Mostaganémois, apparenté à une très ancienne famille du chef-lieu, les Bentayou, et à d'autres, originaires des centres de Bouguirat et Nouvion. les Giraud, Perrier, Hamelin, Eychenne...

Je désirerais, aussi, succinctement, évoquer la mémoire d'un enfant de ce même secteur, frère d'un vieil ami des jours heureux et des mauvais, ancien de la pléiade des êtres sensibles à la poésie et aux lettres de l'endroit, décédé au cours de ce dernier été, j'ai nommé Roger Arnaud. Inspecteur des Finances, puis directeur adjoint de l'administration des Domaines et de l'Enregistrement à Oran, fidèle au souvenir de son berceau, il avait exprimé ce sentiment dans le N°42 de "L'Echo" d'août-septembre 1968: "Mostaganem, ville française, 1833-1962", et terminé l'historique de cette cité désormais célèbre par ces simples mots qui accrochent toujours les nostalgiques que nous restons: "Heureux temps et souvenirs d'un paradis perdu!" Oui, paradis perdu, comme cela va à nouveau apparaître dans les pages qui vont suivre.

Mon dictionnaire, acquis un jour de foire quelque part en Hexagone en septembre 1962, situe Tlemcen en cinq mots: "Ville d'Algérie, centre de culture et d'élevage", et c'est tout. Il s'agissait du nouveau Larousse classique, affecté en 1958-59 et jusqu'à la braderie de notre pays aux potaches de seconde au lycée Victor-Hugo de Besançon, où l'auteur de tant de richesses littéraires et poétiques fut interne et même pion à une certaine époque. "Ville d'Algérie, centre de culture et d'élevage!" Cinq mots pour désigner l'historique perle du Maghreb, cette cité qui provoqua une heureuse surprise chez les soldats de la métropole découvrant autre chose que des places publiques et des bistrotts comme chez eux! Pour beaucoup, l'Algérie c'était l'Afrique, le bled, le sable chaud, les serpents, les scorpions, la malaria, peut-être même les lions... C'est cette méconnaissance de la géographie, de l'histoire et de l'économie qui, avec la propagande communiste, nous a fait tant mal. Bien sûr, il est encore sur ce plan, d'autres exemples de carence à citer de la part de nos gouvernants... parisiens, car c'est de Paris qu'on regardait et qu'on dirigeait, mais tirons l'échelle et venez avec moi à la recherche du temps passé et des jours heureux.

Evoquer Tlemcen, ses nombreuses et captivantes légendes, la limpidité de son atmosphère, ses jardins odorants et ses sources chantantes où règnent la beauté, le charme, la sérénité propice à l'oubli total de la matérialité des choses et des faits, le mystère des vieilles pierres qui jalonnent son histoire, c'est étreindre et enfouir au plus profond de soi la poésie d'une richesse colorée et d'une douceur à nulle autre pareille tout au long de ce qui était notre pays. Une poésie naïve parfois, mais combien lumineuse, musicale, prenante, empreinte d'une tendresse indéfinissable, que les mots absolus ne sauraient traduire... Evoquer Tlemcen, ses nymphes, ses grâces, ses fantômes, toute cette lignée du Rêve et du Beau tendant à l'épanouissement de l'esprit, toute cette féerie promise à la sensibilité humaine, tout cela était l'apanage d'une femme exceptionnelle qui a fort honoré la cité oranaise, Angèle Maraval-Berthoin, notre concitoyenne. Il suffirait pour s'en convaincre de se pencher sur la très belle page (merci à l'ami qui me l'a adressée) qu'elle a consacrée à "la fille à la chèvre" inspirée par Allah, pour sauver sa bonne ville de Tlemcen, convoitée par le sultan de Fez, celui qui pour en faire le



Tlemcen: Minaret de Sidi-Halloui (photos François Rioland).

siège fit bâtir Mansourah. Il s'agit de la légende, ancrée dans le cœur de tout Tlemçani, relative à Lalla Setti, "celle qui protège les hommes et qui est la reine des femmes" (chant populaire typiquement tlemçénien) dont le tombeau, enfoui dans la koubba qui était sa demeure, situé sur le vaste plateau dominant la cité, est aussi vénéré que peut l'être celui du Rabb Aln'Kaoua par les israélites. Cette page de celle qui fut la présidente avisée et noblement ambitieuse des 4 A, me fait penser à une roseraie éclatante de couleurs... et de mystère.

* * *

Pour évoquer Tlemcen et ses festivités telles que l'Aïd-Segheir, le Mouloud, l'Aïd-Kébir, l'Achoura, les mariages à travers la ville où la musique (raïta et derbouka) le dispute aux feux de Bengale et aux ruades du cheval portant l'époux, les pèlerinages aux marabouts, fort nombreux dans toute la région, ou à la célèbre mosquée de Sidi-Boumédine, d'une riche architecture décorative, il faut faire appel au distingué prof du collège de Slane, Abderrahmane Mahdjoub, fin lettré doublé d'un chanteur dans son style, ou encore à l'archiviste-bibliothécaire du Gouvernement général, Emile Dermenghem.

Pour évoquer Tlemcen et sa "nostalgie andalouse", "cet art musical que l'on conserve comme une relique parce qu'elle l'a reçu, héritage sacré, de la studieuse et raffinée Cordoue", cette ancienne capitale du Califat qui est un ravissement pour les yeux et l'esprit, il faut faire appel aux souvenirs que, sur Radio-Algérie, El-Boudali Safir dispensait à ses coreligionnaires et aux amoureux de l'Andalousie et de sa langoureuse musique.

Pour évoquer Tlemcen, il faut aussi faire appel à l'érudition d'Yvonne Aboucaya, métropolitaine mariée à un notable de la ville, présidente du comité local de l'Alliance Française, organisatrice de nombreuses conférences littéraires qui, en deux pages de qualité, a traduit la fabuleuse aventure d'Ephraïm Aln'Kaoua, élève de philo et de sciences expérimentales à Tolède, et le pèlerinage annuel qui a lieu à son tombeau, au bout de cette petite rue du Rabb sans charme, le trente-troisième jour après la Pâque juive. Quelle belle et extraordinaire légende auréole le Rabb! Banni d'Espagne du fait de l'Inquisition, il gagne le Maroc, puis se dirige sur Honaine, port antique de l'Oranie, entre Nemours et Béni-Saf, extraordinaire lieu de pêche, et s'installe à Tlemcen. Mais oyez ce qu'en dit Yvonne Aboucaya : "... à Tlemcen, où d'heureuses circonstances doivent l'amener au palais du sultan Abou-Tachafin. Auparavant, que de tribulations! Monté sur un lion, dit la légende, et tenant en ses mains un serpent vivant en guise de licol à la bête, le jeune homme, harassé, à dû longtemps cheminer. Arrivé par une journée torride au portes de Tlemcen, à demi-mort de soif, il frappe de son bâton le roc de ce désert. Une source en jaillit qui n'a pas encore cessé de couler. Ces actes surnaturels le rendent, déjà, presque célèbre. Alors que les juifs se voient refuser l'accès de la ville, il y peut, lui, se remettre en paix à ses études... Talmud, médecine, talmud... Et lorsque la fille du sultan tombe malade, c'est lui seul qui sait la guérir. Rabbim, que veux-tu en récompense ? dit le père. Grand roi, répond Aln'Kaoua, donne-moi la permission de faire venir les juifs refoulés à Agadir (centre hors les murs de Tlemcen), ceux du Maroc et mes malheureux frères d'Espagne. Ici, nous construirons ensemble une maison de prières et y adorerons notre Dieu, qui est aussi le tien."

Ainsi fut fondée la communauté juive de Tlemcen, et la première synagogue de la rue du Rabb.

* * *

Evoquer Tlemcen, c'est en appeler à tous ceux qui ont contribué à son rayonnement, tout son rayonnement, toute sa vitalité, une vitalité pour le moins extraordinaire dans le courant du dernier lustre de la présence française. Aux administrateurs civils fonctionnaires, aux administrateurs élus, aux ingénieurs et bâtisseurs de toutes disciplines, aux artisans de tous ordres, aux membres du corps médical et de l'enseignement, qu'il faut inscrire au tableau d'honneur de l'ambition, du progrès, du dévouement, à côté des terriens créateurs de la symphonie de la glèbe, de son rendement et de ses industries inhérentes.

Je ne citerai pas de noms, de crainte d'en oublier, mais il convient malgré tout de rendre hommage aux anciens, les précurseurs, les Havard, Torro, Calvo, Compère, Grasset père, Sicard, Pierre Nicaise, ceux de la M.T.O.... Combien ne sont plus de ce monde, Emile Abad par exemple, décédé en cet été de 1982, nos souvenirs remontent à près de 40 ans (ou plus) en arrière. Je n'ai rien lu depuis une vingtaine d'années, à propos de Tlemcen, et je n'ai plus en ma possession ni ouvrages ni textes de conférences qui chantèrent la Perle du Maghreb. Le passionné que je suis a essayé et essaiera encore, sans prétention aucune, de vous en dire quelques mots en quelques autres pages, en s'aidant aussi des souvenirs des enfants de l'antique Pomaria, rencontrés au hasard de ses déplacements à travers l'Hexagone, qui l'auront beaucoup documenté et qu'il remercie ici en passant.

Pour évoquer mieux encore Tlemcen, il faudrait avoir le talent, que je n'ai pas, de tous ceux qui se sont penchés sur son passé, de tous ceux qui ont animé cette cité de leur intelligence, de leur savoir, de leurs travaux, de tous ses bâtisseurs dans tous les domaines, de tous ceux qui l'ont à jamais marquée de leur empreinte. J'ai, au début

et au cours de cette publication, cité quelques noms. Un ami m'a écrit pour me dire que notre ancien archiviste départemental, Robert Tinhouin, auteur de tant d'études et récits descriptifs de notre Oranie, a écrit beaucoup à ce sujet. La documentation que je possédais a dû, avec d'autres ouvrages, remplir plus d'une poubelle à Oran, à l'heure de la braderie. Un autre m'a signalé que l'ancien député d'Algérie "Algérie Française" Georges Marçais s'est penché, lui, à Tlemcen et dans son département, sur les vieilles pierres et monuments du passé dénombrés çà et là. En qualité de directeur des Antiquités musulmanes, il était fort bien placé pour en connaître et en faire connaître. Celui qui fut directeur des Associations agricoles, Pierre Cardonne, un grand bonhomme, aurait pu me venir en aide pour me permettre d'en dire un peu plus sur l'œuvre de la colonisation française, et sur le profit qu'en tira l'autochtone, dès l'instant où naquit la Caisse Régionale de Crédit Agricole, qu'il développa de magistrale façon. Par les prêts consentis, dépassant le milliard de francs à l'heure de l'adieu, les fellahs furent à l'abri de ce fléau qu'était l'usure, cause de bien des maux au cours de l'histoire de Tlemcen, cité française, fait tangible que l'actuel Grand Turc d'Alger a sans doute oublié. Comme tant d'autres, n'est plus Albert Vaaleur qui fut administrateur civil, préfet honoraire et maire de la cité durant de longues années.

Je l'ai parfaitement connu, et les populations des villages et centres environnants lui doivent beaucoup. Alors, amis connus et autres, natis de cet admirable jardin qu'était votre cité, dites, si vous ne l'avez déjà fait, à vos enfants, petits-enfants, autour de vous, car c'est un devoir, ce qu'a été, grâce à vos efforts de quelque nature qu'ils furent, ce jardin qui comptait près de 100 000 âmes à l'heure du désastre, alors qu'à l'heure de la conquête on en dénombrait entre 5 à 6 000, pas plus. Dites-leur que c'est grâce aux vins de qualité de Lis-mara, Mansoura, Bréa, pour ne citer que ces crus, que Tlemcen est devenu une grande cité. Grâce aussi aux ingénieurs et entreprises françaises qui ont édifié les barrages de Béni-Badhel et surtout du Meffrouch. Ce n'est tout de même pas le Grand Turc précité qui a doté notre ville d'un hôpital régional d'envergure, ni du lycée franco-musulman! Dites-leur aussi que c'est grâce à l'œuvre colonisatrice des Français que la cité était devenue le centre de tissage le plus important de l'Algérie. N'oubliez surtout pas de leur apprendre que Tlemcen a fourni un nombre incalculable de couvertures de laine à la zone libre, de 1940 à 1942 et les années après la libération, et que les troupes d'Afrique du Nord qui débarquèrent en Italie et en Provence n'étaient pas toutes munies de couvertures... américaines, ni celles qui firent la reconquête de la Tunisie. Lorsque nous ne serons plus, il faut que nos descendants puissent à leur tour définir avec force l'œuvre grandiose de leurs parents et grands-parents et empêcher qu'on ne tourne la page de la belle et vraie histoire du labeur et de la réussite des Pieds-Noirs. Cela dit, donnez-moi la main pour retourner dans la cité. Nous allons en faire le tour, de la forêt du Zarifet à celle du Hafir, où le chêne-liège est roi; du Camp des Perdreux à Sidi-Yacoub, où depuis des siècles dort une sultane vénérée surtout des femmes; des ruines de Mansoura à Agadir, ce faubourg pittoresque d'un autre âge, dont les ruelles ne laissaient passer un seul rayon de soleil, et dont on pouvait, sans mettre les pieds à terre, survoler, de terrasse en terrasse, l'ensemble d'une vaste agglomération d'une blancheur éclatante, dont seuls les patios ou cours intérieures donnaient signe de vie. Mais revenons un instant à la villa Rivaud. Il y a là, sur la terrasse fleurie, tranquille et parfumée, deux ombres célèbres: d'une part un représentant de la riche et célèbre littérature française, Henry de Montherlant, de l'autre celui du langage sensible et attachant du rêve et de la poésie de chez nous, Claude-Maurice Robert, qui avait fait de Tlemcen sa patrie d'adoption et qu'il avait, après huit années d'exil, rebaptisé Jardin d'Eden:

*"Tlemcen, toujours fleurie et toujours parfumée,
Tlemcen, toujours plus belle et toujours plus aimée."*

Là, dans ce cadre béni des dieux, en 1932, le poète auteur de "Croisière dans le silence et la lumière du Sud", avait présenté l'écrivain dramaturge à Edmond Arnaud, de Mostaganem, l'ami cité, à propos de cette chronique, dans le premier numéro (162) où j'ai commencé à évoquer la Perle du Maghreb. Que de souvenirs chers, pour lui comme pour moi qui, bien jeune, m'étais souvent penché, avant le rendez-vous d'avec Morphée, sur les rêveries de cet aimable et sensible troubadour qui a, ici, "senti" mieux que quiconque, aimé et chanté notre désert, les sables et la lumière de chez nous.

Un mot encore pour situer Montherlant atteignant la villa Rivaud: "Arriver d'Oran à Tlemcen, c'est passer de l'enfer au paradis."

A présent, amis et chers lecteurs, quittons ensemble et ce cadre et ces chères fontaines, en tendant l'oreille pour entendre, même s'ils ont disparu, le tacatac des moulins d'El-Kalaa, que j'ai écouté dans mon jeune âge. Avec ravissement. En rêvant... En écoutant aussi les "murmures" de la forêt...

François RIOLAND.

(A suivre)